

Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*

Montréal, Éd. XYZ, coll. Documents, 2004

Gilles Boenisch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2843>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2843](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2843)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 372-373

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2843>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*

Montréal, Éd. XYZ, coll. Documents, 2004

Gilles Boenisch

RÉFÉRENCE

Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, Éd. XYZ, coll. Documents, 2004, 216 p.

- 1 Daniel Castillo Durante offre ici un regard novateur sur la problématique de l'altérité. Il met en perspective l'altérité en termes de langage et de logiques sur le stéréotype de séduction, de confrontation, d'approches visuelles et littéraires, d'anonymat et de refus du même. Cette recherche traite de ce qui chez l'autre dérange, trouble, attire, rebute, déstabilise et inquiète, et qui, de fait, prive nécessairement « l'autre » de sa spécificité initiale et culturelle. L'exil, la frontière, la migration, la marge, l'entre-deux, l'hybridité, le métissage, les dépouilles, les abattoirs, les dépotoirs, les déchets, les ordures, les rebuts, les détritiques, les restes et les rejets seraient autant de signes de la manifestation de « l'autre » : une somme de lieux et de pratiques habitées par la perte, l'anonymat, la répétition, la mélancolie de ce qui est « étranger ». En effet, Daniel Castillo Durante envisage cette réflexion en trois temps : l'anonyme, qui permet d'ouvrir un espace d'altérité face au stéréotype, ensuite l'idée du passage, de la circulation, du transfert, de la répétition du regard qui conditionne l'altérité, et, enfin, la parole qui met en place une écriture de la perte par la mélancolie. Son approche arrive à mêler des faits d'actualité à des textes de philosophie classique, des pratiques artistiques à des dimensions anthropologiques et historiques, des comportements littéraires à des enjeux sociétaux, une sorte de collage sur l'altérité méticuleusement orchestré et qui porte avec une intensité particulière cette analyse brillante. Que ce soit dans la forme dont est écrit ce texte ou dans sa portée réflexive, l'objectif est de questionner le regard que nous portons globalement au monde dans lequel nous

évoluons, et à plus petite échelle à celui de notre environnement immédiat, par « un pouvoir d'effraction concret » permettant de subvertir le stéréotype, d'utiliser l'anonyme comme figure alternative, d'avoir une posture contestataire, de mettre en pratique « l'altération de l'altérité ». En quelque sorte, dégager l'altérité de ce qui l'opprime, comme c'est le cas dans de nombreuses pratiques et paroles artistiques cherchant à se dessaisir de la conformité. Celles-ci « évoluent ainsi, dans une marginalité subversive ; leur révolte contre toute forme de conformisme sclérosant met à nu les stéréotypes qui sous-tendent la représentation de l'altérité au sein de nos sociétés marchandes » (p. 16). Il s'agit d'une sorte de « dépétrification du regard » (p. 129) dans une pratique hantée par la perte et la récupération. Daniel Castillo Durante rappelle l'origine étymologique d'altérité : « *Alteritas*, en latin, désigne le changement, ce qui modifie un état et provoque une altération ; le propre de l'altérité serait donc de rendre autre, d'altérer en somme ». Paradoxalement, si « l'altérité altère », c'est parce qu'elle « s'efface aussitôt qu'on la pénètre. Elle est, par définition, insaisissable », hantée par sa propre déchéance. Elle recouvre des pratiques « forcément nomades, marginales et incapables de plier au grégarisme ambiant, elles affichent la volonté de ne comprendre le monde qu'avec ses restes. Des fragments à peine visibles d'objets atomisés, de rognures d'images que le temps précipite dans un dépotoir de signes en suspens. L'altérité et la dépouille y sont à l'œuvre ; leur représentation exige dès lors un regard décapant prêt à révéler chez l'autre les conditions d'un dialogue capable de se dérober à la réification des échanges. La dépouille y réactive un temps qui, loin de tout utilitarisme, anticipe le seuil de la déchéance prochaine : on meurt d'abord par procuration ; la mort de l'autre (la chute de l'*alter*), voilà le premier moteur d'une altération qui ne s'achève qu'avec notre propre extinction » (p. 16).

- 2 De toute évidence, l'emploi du « je » permet l'investissement de l'altérité dans le discours. La parole de « l'autre » décrit « l'autre » : le discours s'inscrit dans une posture singulière, elle met en évidence une identité qui se fonde sur le double « je suis autre », une sorte d'écart du « je suis étranger » de la dépossession identitaire et de la mise à distance. En ce sens, l'altérité est ce qui nous caractérise en tant qu'individu et nous traverse, elle « permet de penser l'interaction avec l'autre, mais aussi avec l'étranger que nous portons en nous ». Elle est un « mouvement vers autrui. Un déplacement qui est en même temps un dépaysement. Une déprise de soi par l'interpellation [...] de l'autre » (p. 131). Mais les auteurs que nous sommes tous, « étrangers à nous même », ne nous conditionnent à n'être que des « passeurs » au service de l'anonyme car « la langue ne peut jamais signer, elle fait passer des voix qui n'appartiennent à personne » (p. 66). Elle est foncièrement nomade et frise souvent la transgression dans une sorte de mélancolie, un phénomène qui « occupe dès lors ces lieux vacants que la mémoire migrante s'efforce en vain de maintenir intacts » (p. 200). La mélancolie ouvre sur une soif « inextinguible » (p. 199) et devient ainsi le paradigme de l'inassouvissement toujours en prise avec le vide que laisse la perte de l'objet de désir, conditionné par le déracinement et l'échec : « L'image de l'autre est toujours à venir, dès que l'on s'acharne à la fixer, elle se dérobe à notre emprise. Tout l'art est hanté par la perte : il ne se mobilise qu'à partir du vide qu'elle ouvre comme espace d'interrogation face à l'incertitude et à l'effondrement des référents ». « Pour que la perte soit enfin consommée, donc consumée et détruite, la parole littéraire, et l'art en général, s'abîment (ne serait-ce qu'en trompe-l'œil) dans leurs propres dépouilles » (p. 201).

- 3 C'est ainsi que sur le mode de l'absence, de la négation et de la désappropriation, Daniel Castillo Durante conçoit que se construit la relation du sujet à l'espace de l'entre-deux, une sorte de prise de conscience du non-lieu et du déracinement dans un système mouvant, dynamique, ouvert à des négociations multiples. Une absence qui, paradoxalement, produit de la présence et du mouvement, non seulement de « l'autre », mais du « soi » et du « nous ». « Construire l'altérité » n'est peut-être que construire la dimension temporelle de son être et de son devenir. Or, c'est l'appréhension du temps lié à une temporalité antérieure et à une problématique identitaire fluctuante qui fait qu'il est permis de penser cette altérité : la « dépouille » même de cette « altérité altérante » est la condition *sine qua non* d'en saisir la portée particulièrement mélancolique de son évanescence.
-

AUTEURS

GILLES BOENISCH

CREM, université Paul Verlaine-Metz
gilles.boenisch@gmail.com